

# D'où partait Lawrence

*Le but de tout art est de donner un éclairage, pour soi-même et pour les autres, sur le sens de l'existence, d'expliquer aux hommes la raison de leur présence sur cette planète, ou, sinon d'expliquer, du moins d'en poser la question. Andreï Tarkovski*

« En faisant la vaisselle, mes doigts apprennent le contact fugace et léger de la porcelaine et de la faïence, leur texture, leur poids, leur contour, leur volume, leur étrange tiédeur, le lisse ou le grenu de leur surface. Je suis le siège d'une infinité de mouvements et d'ajustements complexes et de rapides explorations. Mes nerfs commandent à toute une série de mouvements prestes et déliés, ma conscience primale est en constant éveil. Outre la satisfaction morale et pratique que donne le travail bien fait, j'éprouve aussi toute l'activité motrice non mentale, les réactions de ma conscience primale, et c'est pure béatitude. Si, en tant qu'être humain, je veux me sentir à l'aise, heureux, une bonne partie de ma vie devra être dévolue au mouvement non mental, à ces occupations rapides et prenantes, dans lesquelles je ne suis ni acheté ni vendu : j'agis seul et libre, isolé au cœur de mon activité. Mais il n'y a là aucune conscience précise de ce que je fais. Je n'observe pas mes propres réactions. Si je fais la vaisselle, je la fais, voilà tout, pour avoir des assiettes propres.<sup>1</sup> »

David Herbert Lawrence était du genre à mettre en pratique les principes de sa pensée sensible. Ainsi, un jour d'août 1916, il faisait la vaisselle dans la petite cuisine de son cottage situé dans la lande surplombant la mer, à Higher Tregerthen sur la route de Saint-Ives, dans les Cornouailles. Il faisait la vaisselle en chantonnant. Il chantonnait quand Frieda, sa femme (née von Richtoffen, fille d'un baron allemand, commandant de la place forte de Metz) entra dans la cuisine portant un plat en porcelaine, assez lourd. Les assiettes étaient déjà propres, Lawrence récurait la bassine et ne vit pas le plat, soulevé en l'air par Frieda, retomber et se fracasser sur son crâne... Dans son livre de souvenirs<sup>2</sup>, une amie du couple, la romancière Catherine Carswell, fait allusion à cette scène violente. Elle eut lieu un mois avant la visite qu'elle leur rendit dans les Cornouailles et c'est Frieda et Lawrence qui la lui racontèrent. On apprend que Lawrence, sous le choc, se retourna et dit tout de même à Frieda : « Comme c'est femme ! », que jamais un homme n'aurait fait cela, de derrière, un plat si lourd, qu'elle aurait pu le tuer ! Mais quoi qu'il en fût, que c'était bien, d'avoir été femme...

Anecdote spectaculaire et significative. Par cette tranche de vie, nous entrons dans le vif du sujet, dans le vif de Lawrence et ce, par divers biais. La vie quotidienne de DH Lawrence, au sujet de laquelle il nous reste de multiples témoignages, ne semble jamais en désaccord avec ce

---

<sup>1</sup> D. H. LAWRENCE (DHL, par la suite), « Eduquer le peuple », dans : *De la rébellion à la réaction*, (traduction de Béatrice Dunner), Monaco, Rocher (Anatolia), 2004, p 115-116

<sup>2</sup> Catherine CARSWELL, *D. H. Lawrence : Le pèlerin solitaire*, Paris, Armand Colin (Ames et Visages), 1935.

que son œuvre met en avant comme type de vie. Elle est en lien direct avec le projet philosophique de l'œuvre. La vie semble le laboratoire d'expérimentation de l'œuvre. Et l'inverse est aussi vrai... Toutes deux, en tout cas, sont aventureuses et passionnantes, en profonde communication.

Revenons à cet épisode. On se demande évidemment ce que Lawrence pouvait bien chanter...

À ce propos, nous ne pouvons rien avancer avec certitude. Mais le chant était important pour Lawrence. Nous savons qu'à cette époque, il chantait des psaumes bibliques (psaumes qui l'ont émerveillé toute sa vie ; il leur a d'ailleurs consacré un court essai). Il n'était pas resté chrétien pratiquant, mais il admirait le courage des premiers moines, ces « aventuriers de la pensée », selon une expression à lui, retirés du monde dans les abbayes pour former un milieu de renouveau. Lawrence ne faisait plus confiance en l'Eglise du moment, qu'il trouvait décadente<sup>3</sup> et ne se sentait pas chrétien, ne croyant pas à la forme d'amour que le Christ incarnait ; la trouvant incomplète. En même temps, c'est bien lui d'élever un hymne à l'univers, par la voix ! De célébrer la vie par le souffle du chant, en faisant un pied de nez au nénuphar qui grandissait en lui depuis son enfance et qui l'emportera (tuberculose).

Un hymne ? Ou peut-être l'un des chants gaéliques des Hébrides qu'il avait trouvés, à cette époque, dans les recueils de Marjory Kennedy Fraser et qu'il chantait, s'accompagnant au piano, dans le cottage des landes. Impossible de trancher...

Bah, Catherine Carswell précise que la fureur de Frieda avait pour origine une discussion pendant le repas et que le chant insouciant n'avait qu'accidentellement ravivé sa colère...

Quel curieux ménage, quel échange bizarre, quelle réaction inattendue...

Si l'on veut essayer de comprendre ce type d'échange, c'est tout un pan de la recherche de Lawrence qu'il faut éclairer : la question de la relation entre les sexes : une interrogation constante dans son œuvre, qui lui vaudra d'être accusé de misogynie... (Soit dit en passant, on le traita aussi d'antidémocrate, d'autoritariste, de primitiviste, de pornographe, etc. Toutefois, à la lecture de ses nombreux essais éparpillés et pas toujours faciles à trouver, nous arrivons à nuancer ces jugements toujours très partiels.)

Pour ce qui nous intéresse, sur le sexe et le rapport entre les sexes, Lawrence a écrit plusieurs courts essais qui cristallisent les réponses que suggèrent les romans.

---

<sup>3</sup> Dans son livre intitulé *Défense de Lady Chatterley*, qu'il écrit vers la fin de sa vie, alors qu'il est déjà bien malade, Lawrence explique la conception du sexe que veut mettre en avant le roman *L'Amant de Lady Chatterley*, interdit pour pornographie et objet de ce fait de nombreuses contrefaçons (Lawrence finira même, pour être diffusé, par en accrediter une...). Quelque part dans ce plaidoyer, il prend la défense du pape contre Bernard Shaw (selon DHL, cet écrivain populaire incarne alors, avec d'autres, le fiasco de la sexualité moderne seulement intellectuelle). Shaw reprochait au pape de vouloir faire couvrir les bras nus des femmes. Et ajoutait que la reine des prostituées en saurait toujours plus sur ce que doit être une femme. Pour Lawrence, une femme qui vit ce qu'il appelle le « sexe vivant » devrait se couvrir... car les hommes ne résisteraient pas à sa vue et leur désir, impersonnel, serait trop vif. Dans ce livre, on trouve la dernière mouture de la conception du « sexe vivant », chez Lawrence. Le pape ne devait sans doute pas suivre Lawrence dans les méandres de sa pensée... Dans ce livre, la prise de position de DHL en faveur du pape (et en faveur du mariage), montre son goût pour le paradoxe et la provocation amusée. Et surtout nous invite à être très nuancé dans notre approche de sa pensée.

Peu avant sa mort, il se concentre à nouveau sur la question : pour défendre *L'Amant de Lady Chatterley* (1929), roman jugé pornographique, il publie en revue plusieurs textes où il clarifie sa position. Et nous aurions probablement encore mieux compris sa pensée si le climat méditerranéen de Bandol – village de pêcheurs à l'ouest de Toulon où il s'établit – avait réussi à enrayer la tuberculose qui l'emporte en 1930.

Lawrence donne à chacun des sexes une place particulière et considère que l'homme, comme la femme, attend de l'autre qu'il assume ce rôle dans leur union (et selon Lawrence, l'époque moderne a inversé ces rôles).

On pourrait dire que l'homme attend de la femme une consolation souveraine et la femme, une protection et une initiative. Et il faut directement ajouter qu'aucune de ces deux attentes ne donne à l'un ou à l'autre plus de pouvoir. Pour Lawrence, l'union passagère des sexes est essentielle pour que la vie individuelle progresse harmonieusement. L'échange nocturne, ancien, primordial, régénère les sangs par une circulation entre les deux sexes. Circulation qui donne énergie et beauté à la vie. Cet échange des sexes, Lawrence prendra beaucoup de plaisir à le découvrir réalisé au mieux, au plus simple et le plus spontanément, chez les Étrusques. L'homme et la femme ne se rencontrent jamais totalement, ils sont entre fusion et friction et la fusion passagère relance l'énergie individuelle de chacun (une énergie foncièrement individuelle, en même temps qu'elle est impersonnelle). L'accomplissement chez Lawrence n'est pas *personnel* mais d'abord *individuel* et il se moque souvent des petites personnalités que chacun se forge automatiquement. C'est sans doute pour cela qu'il n'a pas de sympathie pour le féminisme qui consiste souvent à revendiquer une réalisation personnelle d'un genre carriériste...

Cette énergie individuelle est première, aussi bien chez la femme que chez l'homme. Et le couple, l'appariement, encourage et intensifie cette réalisation de la « puissance » intérieure de chacun des deux.

L'homme et la femme participent de l'impersonnel, de l'inconnu – qu'il leur soit intérieur ou extérieur – et la reconnaissance de ce lien écarte de leur réalisation individuelle bien des sentiments de moindre valeur qui les freinent dans leur approche concentrée des mystères de l'univers, dans cette « attention pure » que requiert l'autre et soi-même (et Lawrence de fustiger les formes d'amour idéalisées lui semblent bien fadasses).

Lawrence traite, par moments, le couple humain sur le modèle du couple animal... où la femelle accepte que le mâle soit doté d'une force physique plus importante et soit celui qui aille de l'avant tout en sachant que le mâle revient chaque soir et s'abandonne alors aux forces de la femelle, plus nocturnes et malicieuses. L'acceptation de ces rôles doit se faire, selon Lawrence, sans jugement de valeur : l'acceptation par la femme du rôle de l'homme, de sa force, peut faire que l'homme « domine » la femme mais la domination n'est pas une valeur... Elle est chez Lawrence comme un fait qui est une condition (physique, anatomique) à accepter sans en tirer gloire personnelle et pour que chacun puisse se développer en propre. La relation à deux est un cadre de réalisation qui permet à l'individu, femme et homme, de se donner à ce qui est premier pour Lawrence : la découverte et le développement de la force individuelle, unique, singulière qui réside en chacun comme un appel obscur, une force que l'on recherche.

Lawrence ? Les lecteurs retiennent souvent de lui son œuvre de romancier. La plupart du temps, il est associé au roman qui fit scandale, *L'Amant de Lady Chatterley*. L'érotisme de Lawrence est dit « dépassé » puisqu'il écrivait dans les années 20 et que depuis lors, nous avons fait des progrès en la matière. Mais, nous venons de le voir, la réflexion de Lawrence a quelque chose d'*intempestif*. L'érotisme contemporain ne l'intéresse guère ; il lui apparaît plutôt comme un jeu masturbatoire de personnalités, une attention exclusive au « petit » moi et à son plaisir égoïste. La masturbation, il en parle ; il la considère comme généralisée dans la société de son temps, et la montre à l'œuvre dans son essai intitulé *Pornographie et obscénité*<sup>4</sup>. Lawrence est bien plus qu'un romancier à scandale. Nous le disions, il est l'auteur de nombreux essais, souvent publiés en revue ou restés inédits. Plus que celle d'un romancier, son œuvre prend à vrai dire la forme d'un système de pensée, vivant, multiforme et complet.

Dans la préface à son essai le plus long, *Fantaisie de l'inconscient*, il explique d'ailleurs le fonctionnement de son œuvre dont le projet prend des formes diverses, conçues, en une homogénéité spontanée, comme complémentaires, en circulation et en croissance continues. « Romans et poèmes sortent spontanément de la plume. Puis on éprouve le besoin d'une attitude mentale logique envers soi-même ou les choses en général, et l'on tente d'abstraire, de ses expériences d'écrivain et d'homme, quelque principe défini. Romans et poèmes constituent une pure expérience passionnée. Les philosophies « polly-analytiques » sont des inférences qu'on introduit par la suite.<sup>5</sup> »

« Polly-analytique », selon le néologisme du traducteur, le psychanalyste Charles Mauron. Quand on prend le temps de parcourir l'œuvre de Lawrence, ce mot curieux s'éclaire : on constate que Lawrence a réfléchi de façon très personnelle et avec sagacité une quantité incroyable de questions. Des essais de tailles variables portent donc sur des questions aussi diverses que : l'échange dynamique de l'homme avec le cosmos ou les multivers (selon une expression parlante de John Cowper Powys) ; la place de l'homme dans ce cosmos, une négation de l'anthropocentrisme ; des textes sur l'altérité radicale de chaque individu ; une critique de l'intellectualisme et une vision psychosomatique de l'homme ancrée dans les émotions et le désir ; une réforme du système scolaire, des textes sur l'éducation, sur la relation mère enfant ; des textes sur le travail manuel ; une critique de la sexualité contemporaine cérébrale et masturbatoire ; des réflexions sur les natures différentes de l'homme et de la femme et sur l'importance régénératrice du coït ; des pages sur le mariage et l'évolution des formes que cet accord prend entre les deux individus ; une critique de la démocratie et de l'égalitarisme commercial et de consommation ; des pages sur la nécessaire autonomie de l'individu ; une critique de l'individualisme contemporain ; une apologie de la puissance, conçue comme une force que chacun reçoit de l'extérieur, doit trouver en lui et faire rayonner, sans s'en glorifier personnellement ; des textes sur le sacré et la décadence des religions ; des considérations sur les civilisations anciennes et les modèles de comportement et de conscience qu'elles nous ont légués ; une critique du primitivisme ; une critique de la notion de progrès des civilisations ; un programme de société comme un système vivant naturellement hiérarchisé ; une critique des dictatures commerciales et financières artificiellement hiérarchisées ; des textes sur les bienfaits de la lutte et l'inutilité de la compétitivité ; une critique des guerres technologiques modernes, etc. Questions diverses certes mais qui forment comme une système vivant.

---

<sup>4</sup> DHL, « Pornographie et obscénité » (traduction : Marie-Claude Peugeot), dans *L'amour, le sexe, les hommes et les femmes*, Monaco, Editions du Rocher (Anatolia), 2003, p 41 et sq.

<sup>5</sup> DHL, *Fantaisie de l'inconscient*, (traduction : Charles Mauron), Paris, Stock, 1932, p 14.

L'œuvre de Lawrence est donc « polly-analytique » ; elle veut considérer tous les aspects de la vie humaine et la mission de l'artiste d'après Tarkovski : « expliquer [aux hommes] la raison de leur présence sur cette planète », Lawrence la remplit et l'incarne pleinement. Il dit ailleurs : « Plus que tout au monde, nous avons besoin d'une grande abondance de vie, d'énergie vitale. Nous croyons qu'il s'agit de manger beaucoup de ferments et de vitamines, mais nous sommes refaits... Ce qu'il nous faut, c'est la vie, l'énergie vitale, *en nous*. » Voyageur infatigable, curieux de tout, il a fait de cette conviction le principe dynamique d'une œuvre vigoureuse qui, par ses formes diverses, véhicule et induit dans le lecteur... un accroissement d'énergie vitale !

Voyageur. Très tôt dans sa vie, Lawrence a vécu *de* et *avec* son écriture, calque de son cheminement de penseur et de voyageur, avec ses haltes passagères et ses départs répétés. La mobilité régénère : en 1920, de retour d'un bref voyage en Sardaigne, le couple profite d'une escale à Palerme pour assister à un spectacle de marionnettes. Ce soir-là, les *pupi* rejouent l'épopée d'Orlando et, de l'obscurité électrisée de la salle, éclate la formule, le cri vigoureux qui relance continuellement les quêtes et conquêtes des chevaliers d'Arthur : « andiamo ! ». Un appel que Lawrence *entend* vraiment bien : « ... Peu à peu c'est la voix qui exerce son empire sur le sang. C'est une puissante voix mâle, légèrement enrouée qui agit discrètement sur le sang, et non sur l'esprit. Et de nouveau, le vieil Adam viril s'émeut aux racines de mon âme ; de nouveau, la vieille indifférence originelle, le riche sang viril s'agite indompté dans mes veines. Qu'importent les règles et la dictée du mental ? Ne règne-t-elle pas au fond de l'âme virile, cette lourde insouciance brillante et furieuse, que résume ce cri bref : « *Andiamo ! Andiamo !* » Partons. *Andiamo*. Partons. N'importe où, au diable s'il le faut. Mais partons ! La splendide insouciance passionnée qui ne connaît ni règles ni maître et n'accepte pour guide que sa brûlante spontanéité.<sup>6</sup> »

Quand nous suivons ses pérégrinations à travers le monde, ses départs incessants, nous percevons que cette spontanéité, cette insouciance, cette indifférence anciennes, il les laisse le dominer pour aborder les choses, elles le disposent à cette curiosité si accueillante avec laquelle il regarde les gens vivre : les Allemands, les Suisses, les Italiens, les Siciliens, les Sardes, les Hindous, les Australiens, les Américains, les Mexicains, les Français, les Espagnols et bien sûr les Anglais. Toutes ces réalisations (aux infinies nuances) de l'être humain, il les observe dans ses voyages à pied, malicieusement attentif, équipé de son *rucksack* et de son réchaud à thé !

Humanités qu'il étudie aussi dans les parages des nombreux logis d'un temps qu'il aménage avec Frieda. Comme ce cottage de Cornouaille, où il faisait la vaisselle. Il restaure, répare, peint, embellit ; s'absorbe dans les tâches manuelles : « J'ai fait un buffet dont le bas forme armoire et qui a des étagères pour les assiettes. Aussi des rayons pour les livres. Tout ceci est peint en bleu roi, les murs sont rose pâle et le plafond à poutres est blanc...<sup>7</sup> », écrit-il à Ottoline Morrell, le 7 avril 1916. Ou encore dans les environs du petit ranch de Kiowa au Nouveau-Mexique qu'il restaure en 1924, aidé par trois Indiens et un charpentier mexicain. Il presse lui-même ses briques d'adobe, précise Catherine Carswell<sup>8</sup>.

---

<sup>6</sup> DHL, *Sardaigne et Méditerranée* (traduction : André Bellamich), Paris, Charlot (Les cinq continents), 1946, p 337

<sup>7</sup> DHL, *Lettres choisies, Tome II* (traduction : Thérèse Aubray), Paris, Plon (Feux croisés/Âmes et terres étrangères), 1934, p 40

<sup>8</sup> Catherine CARSWELL, *Op. cit.*, p 170

Haltes plus ou moins prolongées dans des abris aux couleurs gaies, des refuges qu'ils savent, Frieda et lui, laisser derrière eux, des demeures provisoires, aménagées et conçues sur le modèle, sans doute, de ces constructions étrusques : « J'aime à songer aux petits temples en bois de la Grèce primitive et des Etrusques. Petits fragiles, évanescents comme des fleurs. Nous commençons à nous lasser des grands édifices de pierre, et peut-être, nous apercevons-nous qu'il vaut mieux que la vie demeure fluide et changeante plutôt que d'essayer de se figer en de lourdes architectures. Les pesantes constructions des hommes ne sont que fardeau pour la terre. Les Etrusques bâtissaient de petits temples et de petites maisons de bois aux toits pointus. Mais l'extérieur était décoré de frises, de corniches, d'écussons de terre cuite, de sorte que la partie supérieure du temple semblait être faite de faïence, avec des plaques encastrées tout animées de figures peintes et sculptées en relief ; des rondes dansantes, des canards alignés, des faces rondes comme le soleil, rieuses et qui tiraient une grande langue. Le tout ardent, frais et sans prétention. Il semble qu'il y ait eu chez les Etrusques un instinctif et réel besoin de conserver à la vie une sorte d'humour naturel [...]

Donnez-nous des choses vivantes et mouvantes, des choses qui ne durent pas trop longtemps et ne deviendront pas un obstacle et une lassitude.<sup>9</sup> »

Un besoin de demeure transitoire qui entre en équilibre avec un appel contraire et se prolonge en lui. Quand ils quittent la Sicile pour voguer vers la Sardaigne : « Quelle joie d'être en bateau ! Quelle heure d'or pour le cœur de l'homme ! Ah ! Si l'on pouvait voguer à jamais, sur un petit vaisseau tranquille et solitaire, d'une terre à l'autre, d'une île à l'autre, et vagabonder parmi les espaces de ce monde merveilleux ! Il serait doux parfois de rencontrer la terre opaque, de se heurter à la terre dure, d'amortir la vibration de son élan au contact inerte de notre terre ferme ! Mais la vie même ne serait qu'élan, frisson d'espace. Ô frissonnement de l'espace illimité traversé par l'élan ! L'espace et la frêle vibration de l'espace, la joie secrète du cœur qui bat ! Quitter à jamais les entraves de la terre !<sup>10</sup> » C'est ce à quoi tendait Lawrence et ses livres partent d'un tel état d'esprit.

En phase sédentaire ou sur les routes, l'écrivain est en quête de formes de vie humaine déliée, encore naturellement rythmée, recherche qui s'alimente d'une observation très empathique des milieux qu'il rencontre et expérimente. Qu'il parte quelques jours dans la Maremme, pour examiner les fresques des tombes étrusques perdues dans les ronces, quasi abandonnées, souvent pillées, où il cherche et retrouve les traces d'une sexualité spontanée ou que, dans un village de Toscane, il laisse sa personnalité disparaître, s'évanouir, couler, réduite qu'elle est par le babil et l'activité archaïques d'une vieille femme, rencontrée par hasard<sup>11</sup>, occupée à filer la laine, tout en parlant à cet étranger dans son dialecte ancien et reculé qui entraîne et perd Lawrence... Ou encore, au Nouveau-Mexique, sur une place écrasée par le soleil, quand il essaie de comprendre des sorciers Hopis, danseurs et dompteurs de serpents<sup>12</sup>.

Milieus humains et milieux naturels. Ils sont approchés avec l'assurance qu'il est impossible d'atteindre l'autre et que l'on reste à tout jamais seul, un mortel dans la solitude. Comment – autre exemple – établir un équilibre entre sa vache Suzanne et lui-même ? Il y songe sur son

---

<sup>9</sup> DHL, *Promenades étrusques* (traduction : Thérèse Aubray), Paris, Gallimard (nrf/Du monde entier), 1985, p 57-59

<sup>10</sup> DHL, *Sardaigne et Méditerranée.*, p 83

<sup>11</sup> DHL, *Crépuscule sur l'Italie* (traduction : André Belamich), Paris, Gallimard (nrf/Du monde entier), 1985, p 36 et sq

<sup>12</sup> DHL, *Matinées mexicaines* (traduction : Thérèse Aubray), Paris, Stock/Delamain et Boutelleau, 1935



cheval, dans les bois de Kiowa (Nouveau-Mexique), quand il essaie de retrouver le ruminant qui a pris la fuite. Comment, plus largement, entrer en contact avec l'autre ? Il répond : « Ce sont de ces choses passionnantes qui, tout en étant presque possibles, demeurent impossibles. Et pourtant, il faut courir le risque ! Cela réchauffe le sang !<sup>13</sup> » Cette attitude nuancée et presque contradictoire est une clé de plus si l'on veut comprendre sa démarche, sa pensée.

Et l'homme est comme cela pour la femme : différent, inconnaissable. Et vice versa.

L'œuvre multiforme de Lawrence : une pensée constamment nourrie de cette tentative de contact avec l'autre, contact réellement impossible mais à tenter, avec un autre dans le sens le plus large, comme tout ce qui n'est pas notre corps solitaire ; un autre comme par exemple le pin de Toscane<sup>14</sup> ou le chêne de la Forêt-Noire<sup>15</sup>, ou encore la figue de Sicile...

Une pensée organique aussi. Un système de pensée. Un système, oui, mais vivant. Une pensée faite d'idées éphémères qui ne sont que les efflorescences d'un processus, d'une gestation émotionnelle dans le corps, à la façon dont les Anciens vivaient l'idée : comme une fleur presque déjà fanée. Et non pas comme un résultat en soi ou un exercice cérébral valable en lui-même, ou encore une opération de l'esprit, abstraite du vivant.

« L'homme pensait et pense encore en images. Mais maintenant nos images n'ont guère de valeur émotionnelle. Nous voulons toujours une « conclusion », une fin, nous voulons toujours arriver, dans notre processus mental, à une décision, à une finalité, un point final. Cela nous donne un sentiment de satisfaction. Notre conscience mentale n'est que mouvement en avant avec des étapes, tout comme nos phrases, et chaque point final est une borne qui marque nos « progrès » ou notre arrivée quelque part. Pour ce qui est de la conscience, nous ne cessons d'avancer. Et, bien entendu, il n'y a aucun but. La conscience est une fin en elle-même. Nous nous torturons pour arriver quelque part, et quand nous y arrivons, c'est nulle part, car il n'y a nulle part où aller.

Tant que les hommes ont pensé le cœur ou le foie comme siège de la conscience, ils n'ont eu aucune idée de cet incessant mouvement en avant du processus de la pensée. Pour eux, une pensée représentait l'accomplissement d'un éveil de la conscience sensible, une intensité cumulative dans laquelle la sensation se réalisait en conscience de la sensation jusqu'à la plénitude. Une pensée accomplie était comme une sonde au plus profond d'un maelström, d'une certitude émotionnelle, et au tréfonds de ce maelström d'émotion, la solution se formait. Mais il n'y avait pas d'étape dans le voyage. Il n'y avait pas de chaîne logique à laquelle se cramponner.<sup>16</sup> »

*Apocalypse*, d'où est extrait ce texte extraordinaire, est l'une des dernières œuvres de Lawrence, posthume. C'est une œuvre très significative, tout comme *Promenades étrusques*, au titre léger et anodin (en anglais, *Etruscan places*).

Dans ces deux œuvres, Lawrence se penche sur des expressions de la pensée archaïque. Le but de son écriture reste le même : il s'agit de redonner de la vie, de l'intensité de vie à l'homme de ce début du vingtième siècle. Un homme qu'il trouve trop uniment cérébral ; un homme qui

---

<sup>13</sup> DHL, « L'enfance de l'amour » dans : *Réflexions sur la mort d'un porc-épic et autres essais* (traduction : Thérèse Aubray), Paris, Confluences (Littérature étrangère), 1945, p 123

<sup>14</sup> DHL, *La verge d'Aaron* (traduction : Roger Cornaz), Paris, Gallimard (nrf), p 326

<sup>15</sup> DHL, *Fantaisie de l'inconscient*, p 49 et sq

<sup>16</sup> DHL, *Apocalypse* (traduction : Fanny Deleuze), Paris, Balland/France Adel, 1978, p 105-106

s'est petit à petit fermé à la spontanéité du corps, un homme crispé sur ses idées... Dans certains passages de l'Apocalypse, Lawrence trouve encore des traces d'une ancienne vie plus ample, comme nous venons de le voir. Plus ample, mais aussi plus présente, plus dans la présence immédiate, plus dans l'accueil de l'extériorité, moins enfermée, pas confinée au moi...

Chez les Étrusques, Lawrence rencontre encore bien plus nettement ce genre d'existence vive.

*Promenades étrusques* est peut-être, c'est du moins mon avis, son plus beau livre. Il est inclassable, comme d'autres livres de Lawrence. Entre l'essai et le récit de voyage : le récit d'un voyage dans le savoir... Il détaille toute son expédition et l'évolution de sa recherche, l'aventure de sa pensée. Avec simplicité, humour et tendresse. Le lecteur passe de la description des fresques funéraires à des considérations conséquentes sur le mode de vie des Étrusques, puis aux comptes rendus de ses conversations avec les gens de l'endroit, au souper, à l'auberge ou à côté du charretier qui le convoie vers les tombes. Nombreuses descriptions attentives et picturales des paysages et de la flore – Lawrence s'y connaît en botanique et s'est aussi remis à peindre. Le vivant lance tout le temps ses signaux. L'humeur de Lawrence est même restée imprimée dans le texte : les dernières tombes, plus romaines qu'étrusques, l'intéressent peu et sa déception teintée d'amertume, son ennui, finissent par freiner la narration.

Il se moque avec humour des savants défraîchis qui ont écrit des livres sur les Étrusques. Mais aussi de ce jeune Allemand qui visite les tombes pour parachever sa thèse. À ses yeux, il incarne la jeunesse de l'époque, intéressée par peu, blasée de tout... D'abord il le ridiculise sans ménagement mais tout en le comprenant et en l'excusant, puis il s'en émeut avec un peu de cette tendresse dont il ne se départit jamais vraiment quand il émerge d'une rencontre avec un autre humain. *Promenades étrusques* est l'un de ses derniers livres : il y exprime avec encore plus de discernement les vertus qu'il trouve dans le mode de pensée de certains peuples archaïques<sup>17</sup>. C'est un livre profond mais aussi amusant et simplement léger, admirablement vif, tonique et stimulant (bref à conseiller...).

Nous suivons Lawrence de tombe en tombe, dans l'Italie des années vingt (il fait le voyage en 1928). Profitant d'une visite que Frieda rend à sa mère en Allemagne, il va de son côté, en compagnie de son ami Brewster, à qui le couple, en route pour l'Australie, avait rendu visite (alors qu'il séjournait en Inde). En 1928, la Maremme est en pleins travaux d'irrigation et les indigènes portent encore les traces de la fièvre des marais. C'est alors une région sous-développée où l'on voyage en carriole, à condition d'en trouver une !

Après avoir lu à Londres les études sur les Étrusques, qui font autorité, Lawrence passe à la recherche sur le terrain. Ces travaux savants ne le satisfont pas..., les chercheurs y font rarement preuve d'une disposition essentielle selon lui : la volonté de comprendre de l'intérieur l'objet de leur étude, en l'occurrence, la mentalité des Étrusques, ou du moins d'essayer de percevoir. La plupart du temps, dans ces monographies, les Étrusques sont réduits, anachroniquement, à des Romains mal dégrossis et dégoûtants (lascifs)... Dans les premières pages d'*Etruscan places*, Lawrence adresse ses sarcasmes aux érudits moralisateurs, avec sa drôlerie habituelle. Les Romains lui sont en fait peu sympathiques ; il les trouve brutaux et impérialistes ; animés par

---

<sup>17</sup> On ne pourrait cependant l'accuser de primitivisme ; il s'en défend d'ailleurs à plusieurs reprises en disant, on pourrait citer plusieurs textes, qu'un retour en arrière est évidemment impossible et que c'est de l'intérieur de ce qui reste de la civilisation judéo-chrétienne qu'il faut faire renaître quelque chose comme un élan de vie plus spontanée...



un esprit de conquête qu'il retrouve dans le fascisme des années vingt (certains ont à tort attribué à Lawrence des sympathies pour ce régime). Prenant le contre-pied des historiens, Lawrence pense que les Romains ont en fait perdu la fraîcheur des Étrusques.

Sur le terrain, les fresques les plus anciennes le passionnent ; elles sont d'esprit vraiment étrusque. Les peintures ultérieures lui paraissent déjà marquées par la volonté de domination et de normalisation des Romains... Lawrence ne cherche-t-il pas dans ces fresques ce qu'il pense lui-même de la vie ? La minutie avec laquelle il détaille les motifs des peintures pour interpréter ensuite leurs particularités, montre en tout cas qu'il s'en est imprégné. L'extrait qui va suivre le montre bien. Tout au long de ce périple en Étrurie, il se laisse guider par ce qu'il rencontre, et montre justement cette faculté à s'oublier pour « comprendre », sentir, percevoir quelque chose qui n'est pas lui. Attitude première et disposition qui sont à la base de ses écrits, nous l'évoquons plus haut : une concentration (mais pas besogneuse, plutôt détendue, une sorte d'abandon à la connaissance, un abandon aux flux, aux rythmes des choses et des gens avec lesquels il entre en contact) et une absorption dans tout ce qui n'est pas lui. Il en va ainsi pour les peintures qu'il découvre. Cela donne à sa phrase une exceptionnelle sensibilité, une porosité surprenante.

« La subtilité de la peinture étrusque consiste, comme celle des Chinois et des Indous, dans le contour extraordinairement suggestif de leurs figures. Elles ne sont pas ce que nous appelons « dessinées ». C'est une sorte de trait mouvant par quoi le corps, soudain, se mêle à l'atmosphère. L'artiste étrusque semble avoir vu les choses vivantes surgir de leur propre centre à leur surface. Les courbes et les contours de la silhouette suggèrent tout le mouvement et la structure du dessin intérieur. Il n'y a pour ainsi dire pas de relief. La peinture est plate, et malgré cela, elle accuse une musculature presque boursouflée [...] Quel monde merveilleux devait être ce vieux monde où tout apparaissait vivant, rayonnant, enrichi par un contact universel. Où chaque chose avait un contour clair, mais dont la clarté même était en relation instinctive ou vitale avec d'autres choses étranges, naissant l'une de l'autre et qui faisaient que des contrastes intellectuels se rejoignaient dans l'ordre émotif. De sorte qu'un lion pouvait être à la fois une chèvre, tout en ne l'étant pas. En ce temps-là, un homme monté sur un cheval rouge n'était pas simplement Jack Smith sur son alezan : c'était une créature à peau suave, portant la vie et la mort sur ses traits et qui, animée par une puissance animale et par un mouvement du sang, était entraînée dans un tourbillon mystérieux, vers un but inconnu. Alors, aussi, le taureau n'était pas seulement un étalon plus ou moins précieux, finalement destiné à l'abattoir. C'était un animal fabuleux, réceptacle de la flamme dévorante qui fait tourner les mondes, surgir le soleil et éveille en l'homme la puissance créatrice. Le taureau : maître du troupeau, père de veaux et de vaches, père du lait. Celui qui porte au front les cornes de puissance, et qui symbolise l'aspect guerrier de la corne d'abondance ; le maître tout-puissant, jaloux, cornu, et qui fonce contre toute autorité. Le bélier était de même espèce, père du lait, mais au lieu de la force brutale, il avait l'astuce, l'astuce que donne la conscience et la connaissance de soi ; celle, dure et jalouse, du père de la procréation. Le lion, lui, était terrible, jaune et rugissant d'une énergie farouche, comme le soleil ; un soleil qui affirme sa puissance en desséchant la terre. Car si le soleil peut réchauffer les mondes, comme une poule jaune couvant ses œufs, il peut aussi, d'une langue chaude, laper toute la vie de l'univers. La chèvre bélier dit : « Laissez-moi procréer sans fin, si bien que l'univers ne soit plus qu'une seule chèvre environnée de vapeurs. » Mais alors, de l'autre source du sang qui est aussi dans l'homme, sort le rugissement du lion, qui, fort d'une autre sagesse, lève la patte pour frapper.

Ainsi, toutes les créatures ont leur puissance propre, faite de contrastes et de contradictions éternelles, et qui sont au-delà des réconciliations mentales. Nous ne pouvons connaître le monde que par symboles. Et cependant, toute conscience, la rage du lion et le venin du serpent, existe ; elle est donc divine. Tout émane du cercle imbrisé, avec son noyau, son germe. L'unique, le dieu, si vous voulez le nommer ainsi. Et l'homme avec son âme et sa personnalité est une émanation éternellement en rapport avec tout le reste. Le flux de sang unique et qui ne peut tarir, charrie pourtant des oppositions et des contrastes. Le monde antique voyait *consciemment* ce que les enfants sentent inconsciemment : le merveilleux constant qu'il y a en toute chose. Leurs trois émotions maîtresses devaient être la surprise la crainte et l'admiration. Admiration étant pris dans le sens latin du mot aussi bien que dans le nôtre : et crainte dans son sens le plus large, qui inclut la répulsion, la terreur et la haine. Puis surgit, en dernier, l'émotion individuelle de l'orgueil. L'amour, lui, n'est qu'un élément auxiliaire de la surprise et de l'admiration. Mais c'est en voyant entre toutes choses un rapport, une signification passionnelle que les anciens ont su conserver à la vie ce pouvoir de surprise et de délice, en même temps que de terreur et de répugnance. Ils étaient comme des enfants mais il y avait en eux une puissance et une connaissance sensible qui n'appartient qu'à de vrais adultes. Ils possédaient un univers fait de sagesse précieuse qui est entièrement perdu pour nous<sup>18</sup>. »

---

<sup>18</sup> DHL, *Promenades étrusques* (Traduction : Thérèse Aubray), Paris, Gallimard (nrf /Du monde entier), 1985, p 139-143